

Pour l'aviation

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - **(1928)**

Heft 366

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-690317>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

These young Swiss people are taught something more than the use of the English language. Every opportunity is taken of making them acquainted with English things and English ways. Parties are organised to visit the sights of London, and important centres of English life, such as the University towns, and lectures are delivered every week on all kinds of topics. Swiss people are very skilled in languages, and owing to the geographical and racial position of Switzerland many of them can speak French, German and Italian. Presumably this acquaintance with languages makes them apt in acquiring other ones, and certainly, judging by my own experience of them, I should say that they learn English rapidly and easily. They are a most delightful audience to address, and are bubbling over with youthful energy and enthusiasm."

How the Swiss Guards are Recruited.

From the *Universe* (Oct. 12th) :—

"Interesting details concerning the methods of recruiting the Swiss Guard at the Vatican have been published in the Italian Press by a Swiss correspondent.

The laws of Switzerland forbid the establishment of a recruiting office for any other Power, and aspirants for membership of the Swiss Guard must therefore apply personally to Rome.

Recruits must be between the ages of eighteen and twenty-five, must be unmarried, and not less than 5ft. 10in. in height.

In addition to a medical certificate they must also send a photograph, to satisfy requirements as to personal appearance, and they must also be qualified for military service in their own country.

The pay of the Guard is 600 liras a month, with a slight increase after a year's service, and a bonus at the end of every two years, which increases until, at the end of twenty years, a pension becomes payable.

Any member of the Guard may resign on giving two months' notice, a facility which attracts many young men with private resources, who find in this way a means of spending several years in Rome, during which they can pursue their studies while performing military service."

A Correction.

The *Radio Times* (Oct. 12th) has the following correction :—

"In a recent note on the Swiss National Programme I stated that the charming yodellers which formed part of that programme was performed by a choral society of waiters. This, it appears, was not so. No member of the Swiss Choral Society in question is connected with the hotel business. The dulcet tones were those of five bankers and three business men."

to which we add that we are looking forward with pleasure to the next performance of the "five bankers and three business men."

POUR L'AVIATION.

Lecteurs mes amis, je m'excuse si la chronique dont vous avez peut-être pris l'habitude vous a fait défaut quinze jours durant. J'ai, tout comme vous, pris des vacances, mais s'il vous est permis de revenir en Suisse ou d'errer le long de la Tamise pendant la belle saison, il n'est au journaliste que quelques jours de répit pris au hasard alors que déjà le brouillard emplit les plaines et attaque les versants des montagnes.

Selon ma louable habitude, je n'en ai pas moins emprunté la voie des airs et c'est précisément de ce moyen de locomotion dont je voudrais vous entretenir.

Trop souvent les journaux retraient les accidents qui se sont produits au quatre coins du monde. Ici, c'est un capotage au moment de l'atterrissage (l'instant le plus scabreux—il faut le reconnaître—dans tout raid aérien). Là, c'est un avion qui prend feu et dont les passagers sont carbonisés. Plus loin, c'est une tragique collision dans le brouillard implacable. Enfin, comme récemment sur le glacier de l'Aletsch, à quelque mille mètres du Jungfrauoch, c'est une jeune passagère qui, ayant imprudemment omis de nouer la ceinture de sûreté autour de ses jambes, ne peut pas suivre son appareil dans un vertigineux tourbillon, est jetée hors du fuselage et fait une chute fantastique sur le glacier...

Tout cela est bel et bien vrai. Mais ce qu'on ne vous dit pas, c'est que tandis que se déroulent ces regrettables mais isolés accidents, les grandes lignes commerciales de l'Europe sont parcourues journellement par des avions réguliers transportant de nombreux passagers, partant à des heures fixes, arrivant presque toujours en avance sur l'horaire prévu et à la totale satisfaction de ceux qui emploient ce moyen de locomotion.

Prenez au hasard de la carte géographique : chaque jour il part et arrive à Londres seize avions, à Paris vingt; à Francfort s/Mein tout-à-six; à Cologne vingt-quatre; à Berlin tout autant, à Bruxelles plus d'une demi-douzaine; à Bâle, à Genève, dix, sans parler ici des aéroports d'Italie, d'Autriche et de bien d'autres gares internationales d'Allemagne au trafic incessant et certain.

Voulez-vous un exemple personnel? Je suis parti de Genève fin octobre, malgré l'automne, la pluie, le brouillard, à huit heures du matin. Je me suis arrêté à Bâle, à Mannheim, à Francfort et j'étais à Cologne à deux heures précises de l'après-midi.

De là, en moins de deux heures, j'étais à Bruxelles. Il ne fallait guère plus de temps pour gagner Paris après avoir agréablement lûché dans la pimpante capitale belge. J'aurais pu facilement aller à Londres vous serrer la main et venir tranquillement me coucher le même soir dans un hôtel des Champs-Élysées...

Si maintenant vous quittez avec moi le Bourget à neuf heures et demie, vous serez à midi à Lyon et tranquillement de retour à deux heures à Genève. Et vous aurez accompli le trajet des bords du Rhône à ceux du Rhin avec retour par la Manche, les berges de la Seine et les tours de Fourvière, en seize heures de vol effectif au maximum. Mais c'est là un cas isolé et tout personnel. Nous sommes des milliers à avoir foi totale dans l'oiseau métallique et moderne, dans ces hardis pilotes pour qui le trajet quotidien n'est plus qu'une normale promenade.

L'aviation commerciale est aujourd'hui organisée sur tout le continent. (Vous avez pour revenir à la mère patrie la plus sûre, la plus confortable et la plus rapide des lignes qui de Croydon, par Paris et Bâle, vous ramène à Zurich en moins de six heures de vol). Il faut que l'on s'en serve, il faut que, répondant à l'offre généreuse qui est faite aux voyageurs, ces derniers arrivent à préférer l'avion au chemin-de-fer. Ce n'est là qu'une habitude à prendre. Il faut savoir "oser" la première fois et le charme est si total que l'on ne saurait plus s'y soustraire.

Lecteurs mes amis, puissent ces quelques lignes vous donner confiance dans ce nouveau moyen de transport et quel que sera l'été prochain, le but de vos vacances, n'hésitez pas à recevoir le baptême de l'air. Vous arriverez à destination sans l'ombre d'un grain de poussière sur vos vêtements et vos narines ne seront point transformées en tuyaux de cheminée...Ce ne sera point là la chose la moins appréciable!

Erik.

EIDGENÖSSISCHE GLOSSEN.

Grosse Museen und kleines Interesse.

Die Schweiz besitzt ein Landesmuseum. Dieses Museum ist nicht klein. Aber es ist doch zu klein. (Jedes Museum der Welt ist zu klein!). Die Erklärung ist einfach. Wir wollen hier nicht auf sie eintreten.

Hingegen: Man ist im Nationalrat der Meinung gewesen, dass man die im Museum eingelagerten Bestände fruchtbringend verwerten könnte. Denn von dem Ueberfluss im Landesmuseum ist an andern Orten nichts zu verspüren. Eine Dezentralisierung solcher Gegenstände, die in Zürich im Depot ein sehr beschauliches, wenn auch nicht beschautes Dasein führen, würde manchen lokalen und kantonalen Sammlungen zu gute kommen. (Die Eignung des Schlosses Rapperswil braucht gar nicht besonders betont zu werden.) Es sah eine Zeitlang so aus, als ob dieser Weg beschritten werden dürfte. Laut Jahresbericht des Schweiz. Landesmuseums wird er nicht beschritten werden. Man fordert dafür eine Erweiterung des Landesmuseums, um alles richtig unterbringen zu können.

Dabei ist die Besucherzahl dieses Museums im Jahre 1927 wieder zurückgegangen. Es lohnt sich also wohl, wieder einmal ein Wort über das Museumsproblem zu verlieren: Ein Museum muss zwei Zwecke erfüllen. Es soll einerseits dem Publikum eine Schau bieten, die möglichst leicht verständlich, gut aufgemacht, gut ausgestellt notwendigerweise eine Auswahl darstellen muss. (Denn das Publikum wird sonst ermüdet, ganz abgesehen davon, dass es nicht imstande ist, selber die Auswahl zu treffen). Gleichzeitig aber soll das Museum dem Wissenschaftler das notwendige Studienmaterial möglichst lückenlos zur Verfügung halten. Das Ideal bestünde also darin, dass man ein Museum so anordnet, dass in einer Reihe von Kabinetten und Sälen das Schönste und Wesentlichste zur Schau gestellt würde (in möglichst wenig Exemplaren) und dass hinter jedem Saal, der eine bestimmte natürliche Gruppe von ausgewählten Gegenständen enthält, sich weitere Räumlichkeiten mit weiterem Material für den Öffneten, der sich besonders für diesen Zweig des Wissens oder Schaffens interessiert. (Es braucht sich dabei nicht ohne weiteres um Fachleute zu handeln, denn es gibt Dilettanten mit einer ungeheuren Wissbegierde für irgend ein Spezialgebiet, vor dem sich die andern Sterblichen bekreuzigen!).

Das wäre die ideale Forderung. Das Volk käme dabei auf seine Rechnung, und der Fachmann hätte sich nicht zu beklagen. In Tat und Wahrheit sind die meisten Museen mehr für den Fahrann (1 Promille) als für das Volk (999 Promille) gedacht. Man zeigt dem Publikum die ganze Fülle, man setzt gewöhnlich einen Stolz darein,

möglichst viel zu zeigen, "vollständig" zu sein, als ob sich der Mann aus dem Volke darum kümmerte. Und die Folge? Die Besucherzahl sinkt: doch mögen auch weniger Leute kommen, der Raum-mangel wird dennoch grösser, weil ein Sammler nie aufhören kann zu sammeln...

Meiner Meinung nach hätte ein Landesmuseum in erster Linie dem Volke zu dienen (in der Technik seines Ausstellens). Einem Wissenschaftler geht nichts verloren, wenn er beim Studium eines Spezialgebietes den einen gewirkten Teppich oder die eine Hiebwaife in Rapperswil, Winterthur oder Liestal suchen müsste, statt hübsch und bequem das allermeiste in einem Saal oder Keller des Landesmuseums beisammen zu haben. Dem Volke aber geht das Wesentliche verloren, wenn man ihm nicht ein Besinnen auf das Wichtige, die innere Sammlung dank einer beschränkten Sammlung ermöglicht.

Je mehr unsere Zeit jenen Göttern opfert, die nicht mehr in den stillen Räumen eines Museums (auf deutsch "Musentempel") anzutreffen sind, umso mehr müssen wir dafür sorgen, dass diese Museen so anziehend, so verlockend, so packend wie möglich gestaltet werden, sofern es uns um unsere Kultur zu tun ist. Die Fachmänner würden auch noch auf ihre Rechnung kommen wenn im Landesmuseum nur die Hälfte der Nummern ausgestellt wäre; das Land aber kommt nicht auf seine Rechnung, wenn im Namen der Wissenschaft ein Museum so gross wird, dass man vor lauter Bäumen den Wald nicht mehr sieht!

Grosse Tabellen und handliche Zusammenfassungen.

Man kann unseren Aemtern nicht vorwerfen, dass sie nichts tun. Man kann ihnen höchstens vorwerfen, dass sie nicht genügend dafür tun, die Produkte ihres Bienenfleisses (siehe die grossen Tabellenwerke) dem Volke zugänglich zu machen. Dieser Gedanke drängte sich mir wieder auf, als ich kürzlich das "hydrographische Jahrbuch der Schweiz" durchblättere. Es gibt wirklich kein besseres Wort als Bienenfleiss. Und unser Volk weiss nur wenig von ihm—wegen ein bisschen Bescheidenheit, die nicht am richtigen Platze steht, wegen ein bisschen Demokratie, die aus dem Tun nicht viel Aufhebens macht, wegen ein bisschen Unbeholfenheit in einer Welt, die ganz andere Posaunenstösse gewöhnt ist.

Und doch müsste gerade in einer Demokratie der Angestellte des Staates in einem viel engeren Kontakte mit dem Volke stehen. Nicht um seine Gunst buhlend. Das ist nicht nötig und noch weniger wünschenswert, sondern um den Bienenfleiss auswirken zu lassen. Wir brauchten auf den meisten Arbeitsgebieten neben den grossen und teuren, für Fachleute bestimmten Publikationen kleine Zusammenfassungen mit viel Bildmaterial, um die Früchte der Arbeit weiteren Kreisen zugänglich zu machen. Ich denke dabei gerade auch an eine Arbeit wie die über die "Energieversorgung im Winter." Das ist eine Angelegenheit, die eigentlich jeden Strombezügler (und wer ist keiner) interessiert. Ich bin überzeugt, dass ein "Jahrbuch über Wasser und Strom" ein Erfolg sein könnte. Oder warum nicht ein Büchlein mit dem Titel nach bekannter Manier "Was muss der Schweizer von der schweizerischen Wasserkraft wissen?" An Material fehlt es uns nicht. (Es geht uns wie dem Landesmuseum: wir haben eher zuviel als zu wenig). Es fehlt uns nur noch an der rechten Form, dies Material, auf das Wichtigste beschränkt, doch mit aller Sachlichkeit dem Volke unter die Augen und damit schliesslich auch in Herz und Sinn zu legen.

Denn: Alle wirtschaftlichen Verbände haben heute ihre Sekretariate und, was noch wichtiger ist, ihren Pressedienst. Hat beispielsweise das Wasserwirtschaftsamt einen Pressedienst? Wahrscheinlich nicht. Was es jedenfalls heute schon haben dürfte, wäre die Form von kleinen Publikationen wie die vorgeschlagene über Winterenergie. Gerade in den Zeiten, wo bestimmte Probleme wie das Klingnauerwerk zur Diskussion stehen, hönnte eine solche Publikation zur Aufhellung des Problems grosse Dienste leisten.

Bis jetzt sind es eigentlich bloss die Bundesbahnen und die Telefonverwaltung, die richtige Propaganda treiben. Ich sehe nicht ein, warum nicht auch ein Wasserwirtschaftsamt, ein Gesundheitsamt Propaganda treiben sollte—zum Wohle des Ganzen. Denn die Andersgesinnten werden ihre Propaganda schon besorgen. Warum aber soll gerade in einer Demokratie nicht gleiches Recht für alle gelten?

Drei Städte und eine Weltstadt.

Jedesmal, wenn ich das schweizerische Städtedreieck Basel—Bern—Zürich—Basel in sechs Stunden abfahre (mit der Eisenbahn, nicht mit der Flugmaschine), denke ich wieder daran, was diese drei Städte in gemeinsamer, kultureller Arbeit leisten könnten. Ihre Auswirkung könnte so gross sein wie die einer Weltstadt vom Range Kopenhagens, doch immer noch sind die Widerstände unbegreiflich zäh.

Man erlebt es bei den Fussballwettkämpfen, dass eine nationale Mannschaft Tausende in einer Stadt zusammenführt. Sollte es wirklich bloss dem Fussball möglich sein, drei Städte, ja, die ganze Schweiz, zu einer Leistung zu sammeln?

—Felix Moeschlin in 'N.Z.'